

Lettre de Henri Picat à son oncle Joseph Rivière, année indéterminée (vers 1884 ?).

Constantinople, vendredi.



Mon cher oncle,

Vous avez pris, j'espère, connaissance des lettres que par votre intermédiaire j'ai envoyées à ma mère ; celle-ci vous est particulièrement destinée. D'abord, pour vous remercier de votre complaisance, et ensuite pour vous donner des nouvelles de votre neveu voyageur, si tant est que vous pensiez à lui.

Je n'ai reçu jusqu'à présent qu'une fois une lettre de ma mère ; j'ai cependant espoir que vous alliez tous bien, là-bas en France, et que vous avez passé ensemble des fêtes de Pâques aussi bonnes qu'il est maintenant possible. Vous ne m'en voudrez donc pas si maintenant je ne parle que de moi et si je vous fais part de mes impressions de voyage. Tout ce que je vois est si neuf, si curieux, si bizarre et parfois si enchanteur qu'on en pourrait parler

indéfiniment et que cela serait capable de transformer votre neveu parfois peu loquace en un infatigable moulin à paroles.

Quoique ma lettre date de Byzance, ce n'est point cependant d'ici que je veux vous parler, car je ne viens que d'arriver. Ce matin même à l'aube, c'est-à-dire un peu trop de bonne heure, le Daphné m'amenait en rade de la Corne d'Or, où un drogman relativement honnête s'emparait de ma personne et après un certain nombre de formalités qui toutes se terminaient invariablement par la nécessité de donner un backchich (pourboire qui est un moyen infaillible d'abréger les difficultés et de faire faiblir la vertu des agents Turcs) me conduisait au Grand Hôtel, d'où je vous écris en ce moment.

J'ai donc dit adieu, sans doute pour longtemps au ciel Hellénique, aux rochers du Péloponnèse et aux ruines de l'Acropole, n'emportant que le souvenir et quelques photographies impuissantes à rappeler les lieux que j'ai parcourus. Si la Grèce n'a pas le caractère de beauté qui vous empoigne à première vue et vous fait tomber d'admiration quelquefois fugitive, elle a dans son climat, dans ses monuments, dans ses couleurs quelque chose d'attachant qui vous gagne si vite que peu de jours après y être entré, on regrette presque de la quitter. On y trouve peu à peu toutes les jouissances de l'artiste comme on peut s'y procurer toutes celles du savant. (...)

Je vous avoue que rien ne m'horripile comme de voir ces caravanes d'Anglais et de jeunes misses, tous en file, munis d'un guide des plus complets, s'extasiant aux endroits indiqués,

n'omettant aucune pierre qu'il est dit d'admirer, ni aucun point de vue que le guide, fort exact, prescrit de trouver beau. J'en ai même vu toute une colonie, je ne pense pas cependant que cela fut dans le livre, se faire apporter leur « five o'clock tea » dans l'Acropole. Voilà donc, ô Phidias, pourquoi tu as travaillé dans le marbre et pourquoi tu as sculpté tes frises immortelles, pour que les filles plates d'Albion prennent leur thé à l'ombre des colonnes, là où tu faisais se dresser autrefois la Minerve Athénée !



Joseph Rivière, mari de Victorine Baboin

J'ai donc regardé à la Grèce un peu en indépendant, et ne le regrette point ; et que de fois je me suis dit que vous seriez bien ici comme moi et comme vous me feriez par deux pas sans trouver l'occasion d'employer vos couleurs et vos pinceaux. Car ce pays est un immense sujet d'aquarelle, avec ses teintes si pures, ce ciel si bleu qu'on ne peut rendre qu'avec le léger coloris des teintes doucement dégradées, et ses montagnes nues qui prennent dans l'ombre ou dans la lumière toute la série des teintes les plus variées et, toujours de la base au sommet, uniformément affaiblies. Ce sont de ces paysages qu'on ne voit point chez nous, où dans des pays boisés il y a toujours des taches d'ombre qui coupent même la pleine lumière. Et jetez dans tout cela, des ruines qui témoignent de l'art le plus profond et d'une exquise proportion ! Et je pensais quelquefois: que n'êtes-vous inspecteur principal de la ligne d'Athènes à Argos, la ligne qui passe à Mégare, où les femmes demi-voilées sont assises sur le seuil des portes, qui passe à Corinthe ; où les hommes ont le grand manteau blanc en poil de chèvre, et à Mycènes, où dans le rocher solitaire et en vue de la mer a dormi pendant des siècles toute la dynastie des Atrides !

Je vous prie de modérer en cet endroit les éclats de rire de votre nièce et pupille, tout autant que les exclamations de Madame ma tante, qui ne se voient sans doute pas transportées dans des pays aussi historiques. Du reste, ce n'est que le rêve d'un instant ; car en définitive, tout cela n'est pas absolument folichon.

Cependant, en dehors de ses antiquités, Athènes moderne est une belle ville, encore inachevée il est vrai, mais qui se construit, s'étend et s'embellit avec une remarquable rapidité. Ce qui en fait l'originalité, c'est que toutes les maisons neuves sont construites en forme de petits hôtels pour une seule famille ; et que du plus petit au plus somptueux, du plus modeste au plus vaste, chacun présente un goût et un style particulier, en général dérivé du grec, et qu'enfin tous sont en marbre blanc, de ce marbre pentilique si clair, si poli, et qui depuis un temps infini sert au peuple athénien. Tout cela dans des rues très blanches et du

reste très poussiéreuses, à qui de maigres arbres de trois ou quatre pieds de haut donnent un faux air de boulevards. Cependant les rues sont assez animées, mais pas jusqu'à une heure très avancée de la nuit, autant que j'ai pu en juger. On m'a dit qu'en été il n'en était pas ainsi et que l'Athénien se couchait tard ; c'est alors probablement qu'il est obligé de dormir en plein midi. D'ailleurs c'est une animation tranquille et je dirais presque de famille ; il semble que tous les Athéniens se connaissent et tout le bruit de la rue se passe en un perpétuel échange de bonjour et de bonsoir ; de plus ils sont très bavards, et comme ils ont une langue dont les mots sont en général démesurément longs, il s'ensuit que leurs discours n'en finissent plus et j'aurais le temps de manquer de souffle trois fois, s'il fallait arriver comme eux à prononcer tout d'une haleine des phrases longues d'une toise. Ce peuple était destiné à faire des avocats et des commerçants, c'est-à-dire des gens propres à embrouiller leurs adversaires ou leurs clients dans le flot de leurs paroles. Les femmes ont presque toutes un ton de voix assez criard et qui n'est rien moins que musical ; je parle, bien entendu, de ce que j'ai saisi dans la rue, n'ayant pas pénétré à l'intérieur des demeures, et cela me rappelait assez bien certaines comédies aristophanesques où un vieux vaudevilliste cherchait assez bien à imiter par des cris étourdissants le chœur des matrones d'Athènes. Elles ne rachètent pas, il faut aussi l'avouer, du moins dans la capitale, ce défaut par une beauté idéale ; les hommes sont, en comparaison, beaucoup mieux, cela dit en toute impartialité ; en général grands, forts avec des figures bien accentuées, beaucoup conservant encore le type que bien des femmes ont laissé dans les modes de Paris. Le peuple paraît hospitalier ; je me suis trouvé, il est vrai, avec des officiers la plupart du temps qui conservent un bon souvenir de la France et de la mission française qui a contribué à réorganiser leur armée. Il y a aussi beaucoup de Français dans les autres administrations et les industries. Aussi, heureusement pour moi, on rencontre beaucoup de monde qui parle assez bien notre langue ; je crois que la réciproque doit être une exception.

Je m'aperçois que je vous fais une conférence sur la Grèce, conférence mêlée d'expressions Perrichonesques, ou de détails peu intéressants pour vous. Je vous laisse votre liberté, si vous m'avez lu jusqu'ici et reprends ma course sur la tour de Galata et les dômes de Sainte-Sophie, cependant que les muezzins font entendre des Allah ! Allah ! féroces sur le haut des minarets, ce qui indique que le sultan se rend à la mosquée.

Je vous charge d'embrasser pour moi ma tante et ma cousine.

Votre neveu. Henri.